

Moi, Ohkan l'aurignacien

*Récit fictif à la première personne d'un
peintre aurignacien, 34 000 ans avant
notre ère*

TONNELIER Christophe

Christophe Tonnelier

Moi, Ohkan l'aurignacien

© Christophe Tonnelier, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1598-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Ce récit est une fiction, écrite à la première personne pour lui donner un souffle, une voix, une intimité qu'aucune trace archéologique ne peut restituer. Aucun texte n'existait il y a trente-six mille ans. Mais les charbons, les gravures, les empreintes de pieds nus figées dans l'argile de la grotte Chauvet-Pont d'Arc, en Ardèche, nous parlent quand même, à leur manière silencieuse. J'ai choisi de prêter ma voix — celle d'un homme que j'appelle **Ohkan**, « Celui-qui-regarde-longtemps » — à quiconque a un jour posé sa main contre cette roche.

Je parle, dans ce récit, de « groupe » plutôt que de « clan » pour désigner les miens : c'est le terme que les préhistoriens préfèrent pour cette période, car rien dans les vestiges de l'Aurignacien n'atteste l'existence d'une organisation clanique au sens strict, avec filiation revendiquée et hiérarchie formelle. Le lecteur y reconnaîtra simplement une petite communauté humaine, mobile et soudée, comme il en existait sans doute des centaines à travers l'Europe de ce temps.

Les noms de lieux — l'Àpre-Roche, le Gué-des-Rennes, la Combe-aux-Loups — sont inventés, comme le seraient les campements saisonniers d'un peuple sans villages fixes. J'ai voulu, en particulier, donner chair au rôle de mon père et de ma mère dans l'organisation du groupe, car c'est d'eux, avant tout, que vient ce que je suis devenu.

Les noms des salles et galeries de la grande grotte, en revanche, ne sont pas inventés : Salle Brunel, Salle des Bauges, Galerie du Cactus, Galerie des Panneaux Rouges, Galerie du Cierge, Salle Hillaire, Salle du Crâne, Galerie des Croisillons, Galerie des Mégacéros, Salle du Fond, Salle Morel et Galerie de la Sacristie sont les noms réels et documentés que portent aujourd'hui les différents espaces de la grotte Chauvet-Pont d'Arc. Ils viennent, pour la plupart, des noms de ceux qui redécouvrirent la grotte en 1994 ou de ceux qui l'étudièrent depuis — un vocabulaire qu'Ohkan, bien sûr, n'aurait jamais pu connaître ni employer. Je les ai choisis malgré cet anachronisme assumé, pour que le lecteur puisse, s'il le souhaite, superposer ce récit fictif à la topographie réelle du site et reconnaître, salle après salle, un lieu qui existe véritablement.

PREMIÈRE PARTIE – LA NAISSANCE

Chapitre 1 – L'hiver où le ciel resta blanc

Je suis né un matin de grand froid, dans l'abri sous roche que mon groupe appelait depuis toujours l'Àpre-Roche — un large surplomb de calcaire clair, dominant une combe étroite où coulait, l'été, une rivière vive dont le nom lui-même s'est perdu, ensevelie aujourd'hui sous des siècles d'alluvions. Cet hiver-là, disaient les vieux, le ciel ne redevenait jamais tout à fait noir : une lueur pâle semblait suinter des nuages bas, comme si la neige des hauts plateaux renvoyait vers le ciel la seule lumière qu'elle avait reçue en plusieurs lunes.

Ma mère, Yeska, me portait depuis neuf lunes quand les douleurs la saisirent. Elle occupait, dans le groupe, la place que tenaient les femmes cueilleuses : c'est elle qui savait où trouver, sous la neige la plus tenace, les racines encore charnues, les baies séchées restées accrochées aux buissons, les écorces dont on tirait des remèdes contre la fièvre et les plaies. Ce savoir, elle le tenait de sa propre mère, et elle avait commencé, avant même ma naissance, à le transmettre aux autres femmes plus jeunes de l'abri. On la consultait pour les blessures, pour les fièvres des enfants, pour savoir quelle plante calmerait la toux d'un vieillard. Une mère, chez nous, n'était pas seulement celle qui nourrissait ses propres enfants : elle appartenait à un réseau de femmes responsables de la survie de tous, de la naissance à la maladie, de la première dent à la dernière fièvre.

Mon père, lui, s'appelait Vorn. Il était de ceux que l'on désignait, dans notre langue, comme « celui qui marche devant » — le chasseur dont la parole, en matière de traque et de défense du territoire, pesait plus que celle des autres hommes. Ce n'était pas un chef au sens où l'on l'entendra plus tard dans d'autres âges : il ne commandait pas par la force, mais par l'expérience et par la confiance que les autres chasseurs lui accordaient depuis des années de traques réussies et d'épreuves partagées. C'est lui qui décidait, avec les autres hommes valides, quand et où chasser, comment répondre à la présence de voisins rivaux ou d'un prédateur menaçant l'abri. C'est lui aussi qui gardait, enroulée dans une peau à l'écart du feu, la réserve de silex la plus précieuse du groupe, et qui décidait qui pouvait y puiser.

Cette nuit de ma naissance, justement, mon père revenait d'une chasse manquée. Trois jours durant, lui et les autres chasseurs avaient suivi les traces

d'un troupeau de rennes près du Gué-des-Rennes, mais la neige tombée sans discontinuer avait effacé les pistes une à une, et le vent avait tourné, portant l'odeur des hommes jusqu'aux bêtes avant qu'aucune sagaie ne puisse être lancée. Il était rentré les mains vides, le visage rougi de froid, honteux devant les siens de ne pas rapporter de viande alors que les réserves de l'abri s'amenuisaient.

C'est au cœur de cette nuit d'inquiétude que les premières douleurs saisirent ma mère. Elle ne cria pas — on avait appris aux femmes du groupe à garder leurs forces pour pousser plutôt que pour crier — mais son souffle se fit court, rythmé, et les femmes présentes reconnurent aussitôt les signes. On écarta les hommes vers l'autre extrémité de l'abri, mon père compris, malgré son rang ; ce moment appartenait aux femmes, et nul homme, pas même celui qui marchait devant les chasseurs, n'avait sa place auprès du feu de naissance.

Ma tante Ura tint les épaules de ma mère. Bethaï, la guérisseuse, dont les mains avaient déjà aidé sept naissances, se plaça devant elle, parlant à voix basse, régulière, presque chantante. Dehors, le vent redoublait, faisant crisser la neige contre les peaux de bison tendues à l'entrée de l'abri. À l'intérieur, malgré tout, un calme singulier s'était installé — celui des veillées de naissance, où l'urgence et la patience ne se contredisent jamais.

Je naquis peu avant l'aube, et l'on me dit que mon premier cri fut vigoureux, disproportionné pour un être si petit, au point de faire sourire les femmes épuisées penchées sur moi. Bethaï m'examina rapidement à la lueur du foyer, puis me posa contre la poitrine de ma mère, encore relié à elle, encore tiède du corps qui venait de me porter.

— Un garçon, annonça-t-elle.

Le mot passa de bouche en bouche jusqu'à l'autre extrémité de l'abri, où mon père attendait, accroupi près d'un feu plus modeste, sans avoir dormi. Il fut le premier homme autorisé à s'approcher. Il resta un long moment silencieux, observant mon visage encore froissé, mes yeux qui ne s'ouvraient pas tout à fait, et dit seulement, m'a-t-on rapporté bien plus tard :

— Il est né dans le froid. Il faudra qu'il soit fort.

Chapitre 2 – L'oiseau qui ne chassait pas

On m'a raconté, quand j'ai été en âge de comprendre, que la vieille Mennoa — la femme qui savait lire les nuages et les entrailles des bêtes, et qui n'appartenait ni tout à fait au monde des hommes ni tout à fait à celui des femmes, tant sa position dans le groupe était particulière — avait annoncé ma naissance plusieurs nuits auparavant, sans que personne ne la croie vraiment sur le moment.

Mennoa avait pour habitude de sortir chaque soir, quel que soit le temps, s'asseoir sur un rocher plat à quelques pas de l'abri, et d'observer longuement le ciel et la falaise qui le dominait. Les autres avaient depuis longtemps cessé de s'interroger sur cette habitude ; certains la trouvaient sage, d'autres simplement excentrique, mais tous la respectaient, car elle avait, plus d'une fois, prédit un changement de temps, une migration précoce, un danger, avec une justesse qui décourageait le doute.

Trois nuits avant ma naissance, elle avait remarqué un hibou grand-duc venir se poser sur une saillie étroite de la falaise, juste au-dessus de l'abri. Elle l'avait observé longuement, s'attendant à le voir s'élancer d'un instant à l'autre vers quelque proie dans l'obscurité. Mais l'oiseau n'avait pas chassé. Il était resté immobile, tournant lentement la tête, ses grands yeux ronds fixés tantôt sur la combe, tantôt, sembla-t-il à Mennoa, sur l'abri lui-même. La nuit suivante, il était revenu. Puis encore la nuit d'après, à la même heure, sur la même saillie, sans jamais chasser, sans jamais crier — simplement présent, comme une sentinelle silencieuse.

Mennoa en parla au groupe au troisième soir, devant le feu commun où mon père et ma mère étaient assis côte à côte, comme chaque soir où les chasseurs n'étaient pas partis.

— Un enfant aux yeux d'oiseau de nuit va naître, dit-elle, de cette voix posée qui ne cherchait jamais à convaincre, seulement à énoncer ce qu'elle croyait vrai. Il verra ce que les autres ne voient pas dans l'obscurité.

Certains rirent doucement. Mon père lui-même, dit-on, haussa les épaules — un homme dont le rôle était de lire les traces sur le sol et le vent sur sa peau se méfiait volontiers des présages trop poétiques. Mais lorsque ma mère entra en

travail cette nuit-là même, plus personne, dans l'abri, n'osa reparler du hibou avec légèreté.

Je grandis donc, m'a-t-on dit et redit jusqu'à ce que ces mots deviennent presque miens, sous ce double signe : le froid extrême de ma naissance, et l'oiseau qui ne chassait pas, qui regardait seulement.

Chapitre 3 – Le nom qu'on me donna

Parmi les miens, un enfant ne recevait pas son nom à la naissance. On le laissait d'abord sans nom, sept jours durant — le temps de voir s'il vivrait, car trop d'enfants ne passaient pas la première semaine, et l'on préférait ne pas s'attacher trop tôt à un nom qu'il faudrait ensuite porter en deuil. Pendant ces sept jours, on m'appelait simplement « le petit » ou « le fils de Yeska, » et personne, pas même mon père, ne prononçait sur moi de parole définitive.

C'est Mennoa qui, chez nous, avait la charge de nommer les enfants — non parce qu'elle en avait le droit par sa seule volonté, mais parce que le groupe reconnaissait en elle la capacité de lire, dans les jours suivant une naissance, les signes qui indiqueraient le nom juste. Un nom, croyait-on, ne s'inventait pas : il se découvrait, caché quelque part entre l'enfant et le monde qui l'entourait, et Mennoa avait pour tâche de le trouver, comme on cherche une pierre précise dans le lit d'une rivière.

Le septième jour après ma naissance, le groupe se réunit autour du grand feu, mon père d'un côté avec les hommes, Ura tenant ma mère encore affaiblie de l'autre côté avec les femmes, et Mennoa s'assit face à moi, m'observant longuement sans un mot, comme elle observait le ciel chaque soir.

Elle rappela d'abord ce qu'elle avait vue les nuits précédant ma naissance : le hibou grand-duc, posé trois nuits de suite sur la même saillie de la falaise, immobile, sans jamais chasser, ses grands yeux ronds tournés tantôt vers la combe, tantôt vers l'abri lui-même.

— Un oiseau qui regarde au lieu de chasser, dit-elle au groupe rassemblé, n'est pas un oiseau ordinaire. Il porte un message, et ce message doit devenir un nom.

Puis elle me prit contre elle, à la lueur du feu, et observa longuement mon visage — mes yeux, dit-elle plus tard, restaient ouverts plus longtemps que ceux des autres nourrissons, fixés sur la flamme sans ciller, comme s'ils cherchaient déjà à en retenir la forme. Ce fut ce détail, autant que le présage du hibou, qui la décida.

— Il s'appellera Ohkan, annonça-t-elle enfin, assez fort pour que tout le groupe l'entende. Celui-qui-regarde-longtemps. Comme l'oiseau qui n'a pas